

En souvenir de Carlo Jordaney Tout détail a son importance...

Henri Armand

Je me souviendrai toujours du moment magique où René Willien, après avoir présenté à la fin du spectacle les acteurs du Charaban, appelait sur l'estrade pour les applaudissements de circonstance "noutro souffleur" et l'on voyait alors sortir d'un trou du plancher Carlo Jordaney qui, d'un sourire espiègle, saluait le public en fête.

Qu'est-ce qu'il a dû patienter, étant né pour le théâtre – me semble-t-il – de se limiter à faire le souffleur, au lieu de se produire sur la scène. Mais Carlo était aussi doué pour... ces coups de théâtre ! À ce propos disons d'emblée qu'il a toujours eu un penchant pour l'humour, à l'anglaise ou, plus précisément, à la manière de Woody Allen.



Il y a des personnes qui parviennent à trouver dans les faits de la vie – de la vie au quotidien j'entends – un côté saugrenu, drôle, pittoresque, humoristique là où le commun des mortels ne voit qu'un aspect, bien que particulier, du normal déroulement des choses !

Lorsque Xavier de Maistre, alors jeune lieutenant à Turin, fut mis aux arrêts domiciliaires suite à un duel, au lieu de s'en plaindre, il profita de son temps libre pour écrire ce joyau plein d'esprit qu'est son *Voyage autour de ma chambre*.

J'ai toujours eu de l'admiration pour ces types-là, et Carlo en était bien un, pour leur sens de l'observation de certains détails, cachés aux plus, pour un certain flair – dont leur nature les a doués – qui les mène, dans un rien, à dénicher un certain truc qui toujours vous surprend ! (et vous amuse, bien sûr).

Tenez, vu que j'ai cité Xavier de Maistre, ce grand ami de notre Pays qu'il fit

connaître dans la monde entier par son chef-d'œuvre *Le lépreux de la Cité d'Aoste*, voyons comment il décrit un certain objet, tout à fait banal, et le fait revivre dans une autre dimension, celle que Carlo connaissait bien et savait apprécier et faire apprécier.

Notre auteur, après avoir fait pas mal de chemin dans sa chambre, nous montre à un certain point les tableaux qu'il rencontre au fur et à mesure qu'il avance. En voici un tout à fait spécial :

« Les estampes et les tableaux, dont je viens de parler (dans le chapitre précédent N.D.L.R.) pâlisent et disparaissent au premier coup d'œil qu'on jette au tableau suivant ; les ouvrages immortels de Raphael, de Corrège et de toute l'école d'Italie, ne soutiendraient pas le parallèle : aussi je le garde toujours pour le dernier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelque curieux le plaisir de voyager avec moi, et je puis assurer que depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connaisseurs et aux ignorants, aux gens du monde, aux artisans, aux femmes et aux enfants, aux animaux mêmes, j'ai toujours vu les spectateurs donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement : tant la nature y est admirablement rendue.

Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer ; il est, pour tous ceux qui le regardent, un tableau parfait auquel il n'y a rien à redire ».

On pourrait citer des exemples semblables, nous venant de tous les pays et de toutes les cultures, où les différents auteurs savent voir, dans telle ou telle situation, quelque aspect rigolo qui échappe à tous les autres.

Même notre Cerlogne, tout au long de son œuvre, voit et décrit ces aspects amusants de la vie et ne manque pas d'esprit, comme dans ce passage du petit poème qu'il dédia à Mgr. Jourdain, pour ses noces d'or, le 23 Avril 1856.

Donc, après la Messe solennelle, les processions, le dîner on commence la fête dehors, avec de beaux feux d'artifice :

«

De feusette, de dzire, allàvon su pe l'air
Et pouë l'an fét comme fuche euna guerra :
Pe l'air roulàvon le bollet ;
Maque qu'in vejet pa le s-offeuché pe terra
Dire i sordà de reusté dret ».

En feuilletant l'excellent recueil des œuvres complètes de notre Félibre, édité en 1975 par René Willien, je tombe sur EUNA REFLEICHON ; là aussi Cerlogne ne manque pas de verve, loin de là.

« Dze me si deut un dzor ëten de bouna leuna :
 Dei que me ver semblon fére pleisi,
 Me fat n'en fére stampé se dze poui :
 N'en saret poue de dove bague l'euna :
 O que dze fari ma forteuna,
 O bin adon dze cognëtri
 Que cen que coute ren pout mioù no deverti :
 Më qu'est-ë poue arreuvà ? dze vo leisso a comprendre ;
 Et se dze fucho pa table come mèn,
 Dz'ario possu m'attendre
 Que quan s'agit di sou, tsacun pense per sé ».

Que le lecteur ne m'en veuille pas si je cite tous ces exemples tirés des pages les plus variées : c'est aussi une façon de rendre hommage à notre ami Carlo !

Dommage que je n'en ai jamais parlé avec lui : il connaissait sûrement ces passages de *Cerlogne* et on aurait pu en goûter d'autres ensemble comme le suivant, tiré de la *Vie du docteur Johnson* de James Boswell :

« *Boswell* : on s'ennuie à rester ici sans rien faire.

Johnson : cela arrive, Monsieur, parce que les autres sont en train de travailler et nous manque la compagnie. Si tout le monde était ici sans rien faire, personne aurait à s'ennuyer : nous nous amuserions tous ensemble ! »

Carlo aurait sûrement aimé ce “dolce far niente” collectif... et pourtant lui-même s'est toujours lancé en mille occupations : de simple souffleur, il devient directeur du Charaban (quel exploit !), il est aussi dans “La Clicca” de Saint-Martin-de-Corléans et en même temps instituteur dans les écoles primaires. Il s'occupe très tôt d'informatique et il y réussira tellement bien que ses collègues lui demanderont souvent des conseils opératifs .

Il avait été aussi Conseiller pour la Vallée d'Aoste de l'Union nationale des Pro Loco d'Italie (UNPLI) où je lui avais demandé de me remplacer.

Et, surtout – c'est ce que nous tenons particulièrement à rappeler ici – il avait collaboré longtemps avec René Willien qui l'avait appelé à travailler au Centre d'Études francoprovençales et au Musée Cerlogne.

Combien d'entre nous connaissaient tout cela de lui ? Mais il y a plus : tout dernièrement j'ai su qu'il pratiquait aussi le tir à l'arc. Non seulement il était un instructeur fort apprécié de cet art, mais il avait même fondé l'Association “Augusta Praetoria” qui a été un support important pour sa diffusion en Vallée d'Aoste.

La philosophie Zen, qui préconise parmi ses pratiques aussi le tir à l'arc, y voit un moyen exceptionnel de formation personnelle ou, comme le dit Daisetz T. Suzuki – l'un des plus grands spécialistes de nos jours en la matière – le tir à l'arc ne se propose aucunement une fin pratique si ce n'est celle de l'entraînement de la conscience pour qu'elle se rapproche de la réalité ultime ; ceci veut dire que, à la fin, le tireur et la cible ne font plus qu'un. C'est alors qu'on saisit intuitivement que l'être est le devenir et le devenir l'être !

« Et alors l'homme pense, et pourtant il ne pense pas ou, si vous voulez, il pense comme pense la pluie qui tombe du ciel ; il pense comme les vagues qui courent sur la mer ; il pense comme les étoiles qui brillent dans le ciel la nuit, comme les feuilles vertes qui bourgeonnent sous la brise du printemps ».

Et c'est vers un nouveau printemps que Carlo s'en est allé, son arc à la main...